

Pays de Paulhaguet

Terre du passé,

Terre d'avenir

Bulletin n°2 — décembre 2012

Dr Jacques Boulagnon (1887-1976)

« médecin des pauvres »

Jacques Boulagnon est né à Paulhaguet le 28 décembre 1887, d'une famille d'agriculteurs-commerçants du village. Il va à l'école des Frères de Paulhaguet. Une fois grand, il décide

de faire des études de médecine à Lyon et s'installe à Paulhaguet en décembre 1913. Sept mois plus tard éclate la Première Guerre mondiale, et il part comme médecin de bataillon. Pendant toute la durée de la guerre, il soigne des soldats blessés, mutilés, estropiés (les « gueules cassées »)

et malades. Sa conduite à Verdun lui vaudra une citation avec Croix de guerre mais il reviendra hanté par le souvenir de cette boucherie (300 000 morts à Verdun, 1 000 par jour pendant dix mois).

Après la guerre il revient s'installer à Paulhaguet. Il se marie

en 1920 avec Marguerite Rougier, fille de Stanislas et d'Hortense Chouvet des Iles de La Chomette. Pendant plus d'un demi-siècle il va se consacrer complètement à sa mission :



médecin de campagne. Il parcourt sans relâche, par tous les temps, de jour comme de nuit, sans vrai repos dominical ni vacances, les chemins et routes de son pays. « Tous les soirs, raconte son voisin Émile Laborit, il allait à l'hôpital d'Oussoulx après 20h puis, quand il revenait, il

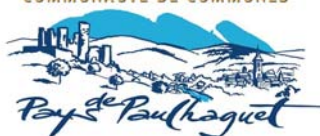
faisait le tour du village pour voir ceux qui étaient gravement malades ou qui souffraient beaucoup. Il ne s'agissait pas de visites payées mais de visites de celui qui était en charge de vies humaines. » Mme Séjalon : « J'ai été poursuivi et piqué par un essaim d'abeilles. Ma tête était

énorme. Personne ne croyait que j'allais vivre. Il m'a soigné tous les jours, matin, midi, soir et a même couché pendant trois jours dans la chambre à côté de la mienne. Il n'y a pas qu'avec moi qu'il a fait cela ». Mme Facy de Ostet : « Il y avait beaucoup moins de routes que maintenant. Il marchait sur de longues

Sommaire

- ◆ Dr Jacques Boulagnon—p.1 et 2
- ◆ Le pic démographique—p.3
- ◆ La naissance de Villeneuve-St-Eugénie—p.4
- ◆ Azinières mon pays natal—p.5
- ◆ Mes souvenirs de communion—p.6
- ◆ Le temps des batteuses—p.7
- ◆ Les loups à Josat—p.8
- ◆ Les sobriquets des maisons—p.9
- ◆ Les missionnaires de St Didier—p.10
- ◆ Carte des écoles— p.11
- ◆ La classe unique — p.12
- ◆ Problèmes de calcul — p.13
- ◆ L'avenir de la classe unique — p.14
- ◆ Mes souvenirs d'école — p.15
- ◆ Photos de classe — p.16 et 17
- ◆ Patois — p.18
- ◆ La recette — p.19
- ◆ Centre de Loisirs/Les Pireilles— p.20

COMMUNAUTÉ DE COMMUNES



ASSOCIATION
DU PAYS DE
LAFAYETTE



Carsat
Retraite & Santé
au travail
Auvergne



Le bon sens a de l'avenir

Dr Jacques Boulagnon — suite

distances. Pour m'accoucher, j'ai eu 7 enfants, il faisait ainsi 8 kms à pied, tout en côte. Dans l'hiver 36 ou 37, il est monté cinq nuits consécutives à pied – cela faisait 18 kms en pleine neige, dans la tourmente – pour dormir près d'une femme qui devait accoucher mais qui avait eu des problèmes lors de la naissance d'un premier enfant. » Il ne se faisait payer que de ceux qui pouvaient (la Sécurité sociale n'existant pas encore), il « oubliait » souvent de se faire payer, refusait l'argent proposé, ce qui lui valut le titre de « médecin des pauvres » qu'il affectionnait particulièrement.

Il n'y avait pas de scanner, d'IRM, d'échographie, de prise de sang. Il lui fallait donc, comme ses collègues médecins, un sens clinique très développé. Les mauvaises conditions hygiéniques des malades, la proximité des gens et des animaux, l'insuffisance de l'outillage et des médicaments, l'absence de secours à des dizaines de kilomètres, tout concourait à rendre la tâche pénible. On a du mal à l'imaginer maintenant. Émile Laborit : « Après la guerre, nous avons perdu notre premier enfant – dans la même semaine, trois enfants sont morts – et il n'en dormait plus. Nous étions voisins, intimes. Trois nuits consécutivement, il n'a pas dormi. Il relisait ses livres de médecine pour essayer de les sauver et il a été très, très affecté de ne pouvoir le faire. Il était très marqué. » Il a joué aussi un rôle important d'accompagnement des personnes en fin de vie lorsque le médecin, conscient qu'il n'est

plus possible d'empêcher la mort du patient, doit reconnaître les limites de la science médicale et de son intervention personnelle, et accepter le caractère inévitable de la mort.

Pendant la 2ème guerre mondiale, outre des soins aux membres du maquis, il joua un rôle actif pour sauver des familles juives. Gisèle Naichouler-Feldman, dans un livre publié en 2008 au États-Unis, fait un récit



où elle s'adresse à lui : « Ma famille vivait à Paris et ma mère a voulu que nous partions. Elle avait peur ... Ma grand-mère est venue avec nous mais hélas le reste de la famille n'a pas voulu nous suivre. 7 d'entre eux sont morts à Auschwitz. Mes parents ont trouvé refuge en 1940 à Paulhaguet, mon frère et moi dans des fermes. Vous avez été alors un docteur incroyablement dévoué et humain, m'arrêtant souvent avec un sourire dans les rues du village pour contrôler mes yeux, mes oreilles, ma langue car vous vous inquiétiez pour ma santé fragile. En 1942,

vous êtes devenu mon sauveteur car c'est vous qui avait prévenu mes parents que nous allions être arrêtés et déportés et nous avez fait héberger, mon frère et moi, au Préventorium, et avez trouvé des fermes où se cacher pour mes parents. J'avais 11 ans et demi en mars 1942 et nous y sommes restés jusqu'à l'automne 1944. Nous ne sommes pas les seuls juifs, loin de là, que vous avez sauvés ... Nous vous devons la vie et quand mes parents ont voulu vous remercier après-guerre, vous leur avez dit que vous ne « vouliez pas en entendre parler » car c'était juste une conduite normale à vos yeux. »

La mémoire collective gardera le souvenir d'un médecin souvent « bougon » au premier abord, mais derrière il y avait une grande sensibilité. Il se permettait de dire ce qu'il pensait à tout le monde, sans détour. Une femme de Paulhaguet a raconté en riant – elle avait douze enfants quand est arrivée l'histoire – qu'elle l'avait appelé pour une fausse couche. Elle était toute seule, son mari en déplacement, elle ne pouvait pas aller à l'hôpital. Elle se lamentait en patois - *qu'est-ce que je dois faire, qu'est-ce que je dois faire ?* - Il lui avait répondu : « Faire castrer ce salaud ! »

Article écrit à partir des notes de Jean-François Boulagnon (petit-fils de Jacques). Si vous avez d'autres anecdotes, des informations sur une maison pour enfants au Viallard (Josat) qu'il a peut-être créée, n'hésitez pas à nous le dire.

Le pic démographique depuis 200 ans

chiffres INSEE

commune	Année	Nombre d'habitants
Chassagnes	1836	711
Chavaniac-Lafayette	1936	871
Collat	1846	531
Couteuges	1936	481
Domeyrat	1836	742
Frugières-le-Pin	1846	539
Jax	1851	610
Josat	1846	565
La Chomette	1851	414
Mazerat-Aurouze	1846	951
Montclard	1841	514
Paulhaguet	1901	1 641
Saint-Didier-sur-Doulon	1831	2 030
Ste-Eugénie-de-Villeneuve	1846	698
Sainte-Marguerite	1846	306
Saint-Georges-d'Aurac	1891	986
Saint-Préjet-Armandon	1846	486
Salzuit	1872	424
Vals-le-Chastel	1846	316

La naissance de Sainte-Eugénie-de-Villeneuve

par Adrien Malfant

Savez-vous qu'il y a 155 ans la commune de Sainte-Eugénie-de-Villeneuve n'était pas tout à fait la même qu'aujourd'hui ? Sous l'Ancien Régime, la paroisse de Fix-Villeneuve englobait, outre le bourg de Villeneuve, les villages de Fix-Bas, Aubaron, La Bastide, Veyrac et comptait 600 habitants environ. Ainsi c'est le curé de la paroisse Saint-Julien-de-Fix (Fix-Bas) qui tenait les registres paroissiaux. En 1791, la commune de Fix-Villeneuve est créée avec les mêmes limites que la paroisse. Les maires étant nommés et non élus, sont choisis parmi les notables, une meilleure instruction figurant parmi les critères de choix. Or seul le bourg de Villeneuve possédait un notaire qui deviendra maire. Ce dernier rapatriera les registres paroissiaux et tiendra l'état-civil à Villeneuve. En 1801, la chapelle de Sainte-Reine-de-Villeneuve devient église paroissiale et en 1805, l'église et le presbytère de Saint-Julien de Fix furent vendus aux enchères et rachetés par les habitants des quatre villages qu'elle desservait. Le bourg de Fix-Saint-Geney, commune du canton d'Allègre et celui de Fix-Bas, de la commune de Fix-Villeneuve, du canton de Paulhaguet, sont deux quartiers d'un seul village. Leurs vies économiques ne diffèrent guère avec notamment le marché à Allègre. Les habitants des quatre villages

concernés, plus proches de Fix-Saint-Geney, vont ressentir comme un handicap, surtout en hiver, la distance les séparant de Villeneuve. Aussi, dès 1822, ces habitants adressèrent une première requête au Préfet dans laquelle ils demandèrent leur séparation d'avec Villeneuve et leur rattachement à la commune et

« non ». Les opinions vont évoluer : la municipalité de Fix-saint-Geney accepte le rattachement et finalement seuls les habitants de Villeneuve sont opposés au détachement. Néanmoins, le Préfet puis le Conseil général vont admettre en 1856 le principe de rattachement des quatre villages de Fix à la commune de Fix-Saint-Geney.



La question des limites entre les deux communes se pose alors. L'administration des Contributions Directes est chargée d'enquêter sur le terrain afin d'examiner les propositions de deux communes. Ses conclusions amènent à donner à la commune de Fix-Saint-Geney la presque totalité des territoires des villages de Fix-Bas, Veyrac, La Bastide et Aubaron et à con-

server à celle de Villeneuve tout le territoire qui appartient à son chef-lieu. C'est cette situation qu'entérine le Préfet le 22 janvier 1857 puis le Conseil général le 25 août 1857. Enfin la loi du 21 mai 1858 met un terme à cette querelle de territoire et donne ainsi naissance à la commune de Villeneuve qui ne compte plus alors que 349 habitants tandis que la commune de Fix-Saint-Geney en compte 520. Sans doute en rapport avec le prénom de l'impératrice, et par décret impérial du 18 février 1860, la commune de Villeneuve prend le nom de Sainte-Eugénie-de-Villeneuve.

paroisse de Fix-Saint-Geney. En 1823, ces mêmes villages sont rattachés à la paroisse de Fix-Saint-Geney. Le chef-lieu de la commune s'est ainsi déplacé de fait. Le curé de Fix-Saint-Geney fut un ardent défenseur du rattachement alors que les conseils municipaux des deux communes concernées étaient plutôt favorables au statu quo. Le 26 juin 1855 une enquête *de commodo et incommodo* est lancée ainsi qu'une consultation des habitants : les 49 électeurs des quatre villages de Fix ont dit « oui » à la séparation et les 65 de Villeneuve ont dit

« non ». Les opinions vont évoluer : la municipalité de Fix-saint-Geney accepte le rattachement et finalement seuls les habitants de Villeneuve sont opposés au détachement. Néanmoins, le Préfet puis le Conseil général vont admettre en 1856 le principe de rattachement des quatre villages de Fix à la commune de Fix-Saint-Geney.

Azinières, mon pays natal

par Jeanine Aboulin

Certainement le village le plus important de la Commune de Saint-Georges-d'Aurac !

Autrefois à Azinières tout le monde était parent ! la famille quoi ? Azinières a son four du village, à plusieurs occasions les gens se retrouvaient près du four. En mémoire je me rappelle le voir allumé pour la fête de Saint-Georges (4 semaines après Pâques). Huit jours avant, le Conseiller Municipal donnait un numéro, tiré au sort, à chaque famille, afin d'avoir son tour pour cuire les "empastis" de la maison. A cette époque-là, chaque famille invitait les cousins pour la fête et donc faisait les pâtés deux jours avant, pâtés de viande, aux pruneaux, à la confiture, aux pommes (quelques rescapées de l'hiver). Bien sûr le four chauffé à

point depuis la veille attendait les "clients" qui savouraient à tour de rôle, les femmes cachaient dans leur tablier noué à la taille une bouteille, un morceau de fromage pour les hommes responsables du four !

Que de jolis "empastis" sortaient cuits à point, répandant dans tout le village une odeur très agréable. C'était une partie de plaisir, un joli avant goût du Reineage (*fête votive du village*).

Autre rassemblement du village, le jour de la Saint-Jean le 24 juin - à Azinières nous avons beaucoup de Jean, il fallait bien les "fêter".

Jean Sibeyre, Jean Fromage, Jean Blanquet, Jean Tourette, Jean Deberle, Jean Vidal, et j'en oublie. Les jeunes avaient soin dans la journée d'aller cueillir quelques fleurs près du ruisseau, ensuite

nous avions soin de faire autant de bouquets que de Jean.

A la tombée de la nuit tout le monde se rassemblait près du four, apportant une brassée de petit bois, des bûches, puis avec une allumette le conseiller allumait le "fouga", les femmes apportaient des gâteaux secs, une bonne bouteille pour les hommes, un sirop léger pour les femmes et les enfants.

Tout le monde riait, chantait, dansait autour du feu, s'embrasait, que de chaleur humaine ! Par la suite on laissait le feu se diminuer, la tradition voulait que le lendemain les paysans faisaient piétiner les cendres du feu de la Saint-Jean par leurs bêtes cela pour les préserver du mal de pied. Que d'amitié ! Que de souvenirs !



Azinières 2012

D'après « Châteaux de Haute-Loire, dix siècles d'histoire » maître d'ouvrage Régis Thomas — édition Watel — 1993

Il semblerait que cette maison-forte ait été construite vers 1420 par Guillaume de Layre qui, pendant cette période, défendait le Velay contre les Anglais.

Le domaine fut ensuite racheté par la famille de Flagheac. En 1455. Louise de Flagheac apporta par mariage la terre d'Azinières à Jean de La Roque de Séverac.

Ce sont ensuite 7 La Roque de Séverac qui se succédèrent à Azinières jusqu'en 1740, le dernier seigneur d'Azinières fut Jean-Baptiste Godefroy, fils de Suzanne La Roque Séverac épouse du marquis de Nauscase.

Terre du passé, terre d'avenir

Colette Cornaire

Abes souvenirs de communion -

Il y a longtemps déjà -- Abes 1942, je
crois -

Après une retraite bien préparée, une
douzaine de jeunes devaient affirmer leur
foi, dans la petite Paroisse de Frugières le Pin
Quelle Fête !

Dimanche matin, messe de cérémonie où
nos communicants en chemise blanche,
costume bleu marine, brassard symbolique;
ainsi que nos jeunes demoiselles en aube
blanche; tous très sérieux et recueillis
s'avançaient dans le chœur de l'église, où
chants harmonieux les accompagnaient -

Repas copieux et bien arrosés, toute la
famille était conviée autour d'une table
bien décorée -

Puis les vœux ou certains convives présentaient
une certaine somnolence !...

La cérémonie se terminait par l'offrande
à la Vierge, d'une petite couronne en fleurs
naturelles tressées avec amour par nos jeunes
communicants -

Gloires saines - Foi sincère; ou êtes vous passés ?



1942
Frugières-le-Pin

Le temps des batteuses

par Odette Toucheboeuf

Tout le monde se prépare, la batteuse va arriver, elle est dans le village voisin tirée par une paire de bœufs. On va la chercher.

Le gerbier est fait depuis quelques jours, on a ramassé les gerbes en petits *planzus* dans les champs, chacun au plus près de chez lui.

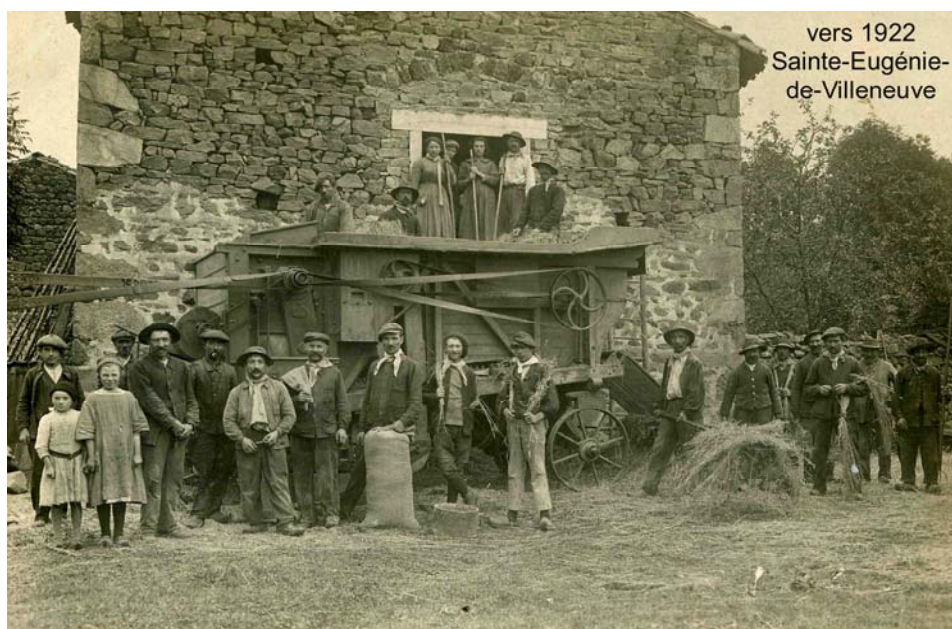
Le matin de bonne heure tout le

monde prend sa place. Les gerbes sont jetées sur la batteuse, le lien coupé. Alors *le scrapissar* puis *l'engrenar* donnent les épis à « la bête » qui les avale sans être jamais rassasiée ! Ensuite, derrière, il faut ramasser la paille et faire de grosses bottes rattachées par des liens.

Le grain sort sur le côté dans des sacs, les hommes les plus cos-

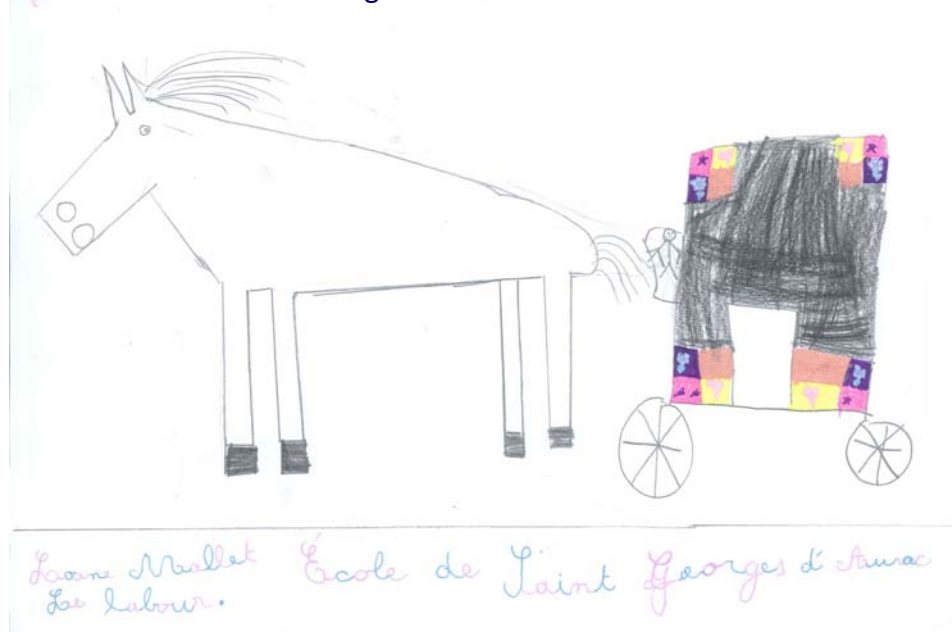
tauds vont le mettre sur l'épaule et le monter au grenier. On refait une paillère, tout cela dans la joie et la bonne humeur.

Les hommes boivent une rasade à la bouteille, chacun leur tour. Puis, le travail fait, on passe à table, c'est la fête, on mange bien en plaisantant. Le soir même, selon l'importance du gerbier, c'est au tour du suivant.



vers 1922
Sainte-Eugénie-
de-Villeneuve

Dessins des enfants de l'école de Saint-Georges-d'Aurac



Les loups à Josat

par Jean-Claude Garnier, à partir de l'Écho de Saint-Georges de 1992

« Canis Lupus », de son nom latin, s'est manifesté dans le pays de Josat jusqu'au 19e siècle. Il n'y a donc pas si longtemps, à l'échelle d'une vie d'homme...

Lui ne s'attaquait pas aux Trois Petits Cochons de la vallée. Non, ce qui l'intéressait, c'était les moutons et, occasionnellement, leurs bergers... Lorsqu'il faisait une prédation suffisamment importante, elle apparaissait dans les archives locales.

L'excellent « Écho de Saint-Georges » de Novembre 1992 nous en apprend davantage :

Auguste Trévis : « *Les loups, il y a moins d'un siècle, hantaient encore la Haute-Senouire entre Josat, La Chapelle-Bertin, Sembadel, Connangles et Collat. C'est un pays tout de gorges, bois et rochers : ils y trouvaient des retraites sûres. Les vieux avaient vu les derniers loups : le Marti, né en 1837, le Jean et le Jacques ses cadets, me le racontaient enfant* ».

Selon Auguste Trévis les loups ravageaient les troupeaux, étaient redoutés de tous et faisaient régner la peur dès la nuit tombée par leurs hurlements montés du fond de la vallée. On imagine assez bien...

Le loup était décrit sous l'apparence d'un « grand chien maigre, gris de poil, les oreilles droites, de grandes dents et des yeux qui luisaient dans l'obscurité ». Il est probable que, comme pour la Bête du Gévaudan, la légende ait passablement exagéré son apparence maléfique.

N'empêche... Il pouvait emporter

en sa gueule un mouton (un agneau ?) tout en courant. Pour s'en défendre étaient élevés dans les fermes de puissants chiens de défense (le Mâtin des Pyrénées ?), armés d'un collier à pointes destiné à empêcher le loup de les prendre à la gorge, sa technique favorite.

Le loup tuait autant par faim que par goût. Quand il pouvait pénétrer dans une bergerie ou un enclos, il faisait un carnage comme rendu fou par le sang.



Il est souvent fait état de rencontres entre l'animal et des personnes en chemin. Récits probablement assez romancés. Le Jacques narrait : « *Ma mère et sa voisine la Marguerite cheminaient de concert... La Marguerite chantait, lorsqu'à quelques pas elle avise un loup. La voix s'arrête dans sa gorge... Ma mère regarde, voit le loup. Glacée par la peur, elle se dit "si nous nous arrêtons ou si nous tombons, nous sommes perdues". Ma mère tenait une petite marmite, elle eut l'idée de la faire tinter. Au son du fer, le loup recule, et ma mère*

pour le tenir à distance de faire sonner et sonner sa marmite. Il ne les quitta qu'aux premières maisons.... »

Légendes, faits réels embellis par le temps, le bouche-à-oreille, la peur.... Peut-être.

Mais dans toute légende il y a de la vérité. L'Écho de Saint-Georges rapporte également des attaques contre les hommes qu'on ne peut mettre en doute, extraites qu'elles sont des Registres de Catholicité (l'État civil de l'Ancien régime) entre 1700 et 1800 :

- A été enterré à Josat Pierre Raynaud du lieu de Chabestrat, lequel âgé de dix ou douze ans a eu le malheur d'être dévoré à moitié par un loup.

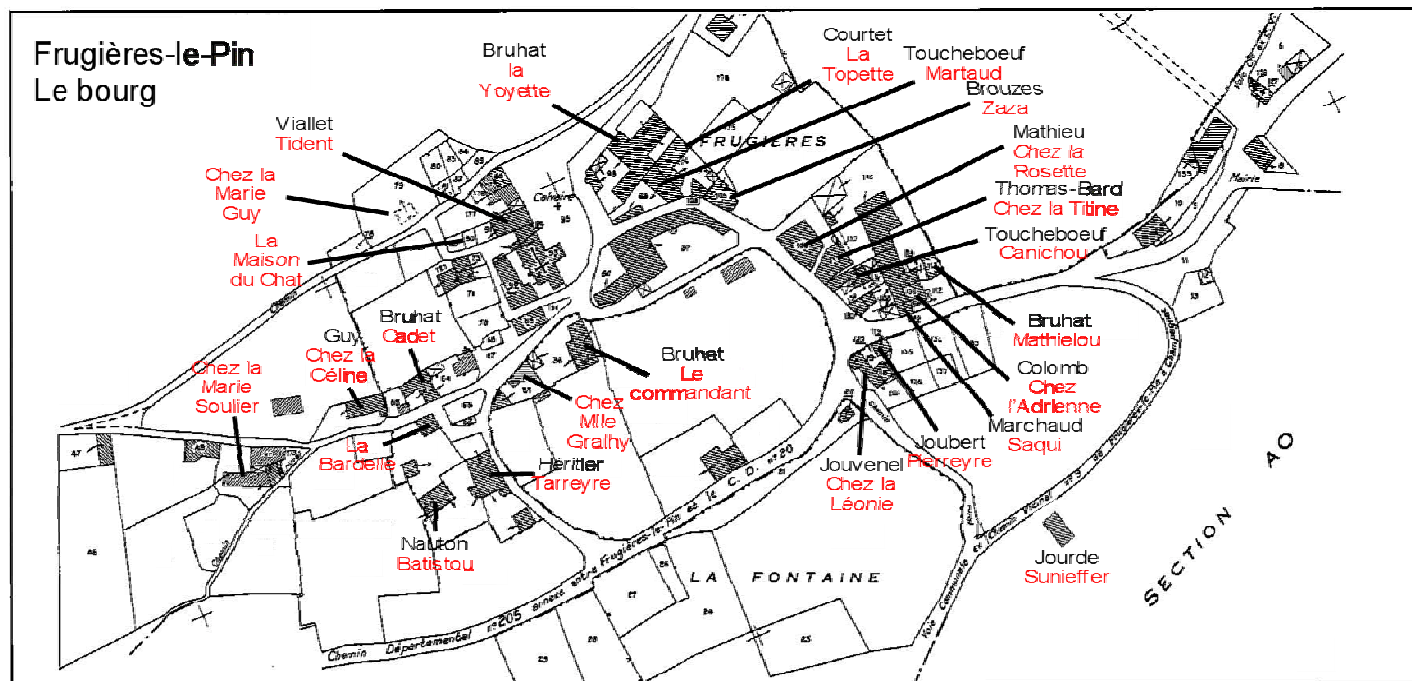
- A été enterrée à Josat Marie Boyer du lieu du Viallard, âgée d'environ treize ou quatorze ans, qui a eu le malheur d'être à moitié dévorée par un loup.

- A été enterrée à Josat Catherine Binier du lieu du Viallard, laquelle a eu le malheur d'être dévorée par l'animal qui a répandu la terreur dans tout ce pays par les continuel désordres qu'il y fait tous les jours, qui la surprit à cent pas de sa maison et la dévora à moitié sans qu'on s'en aperçut.... Etc etc...

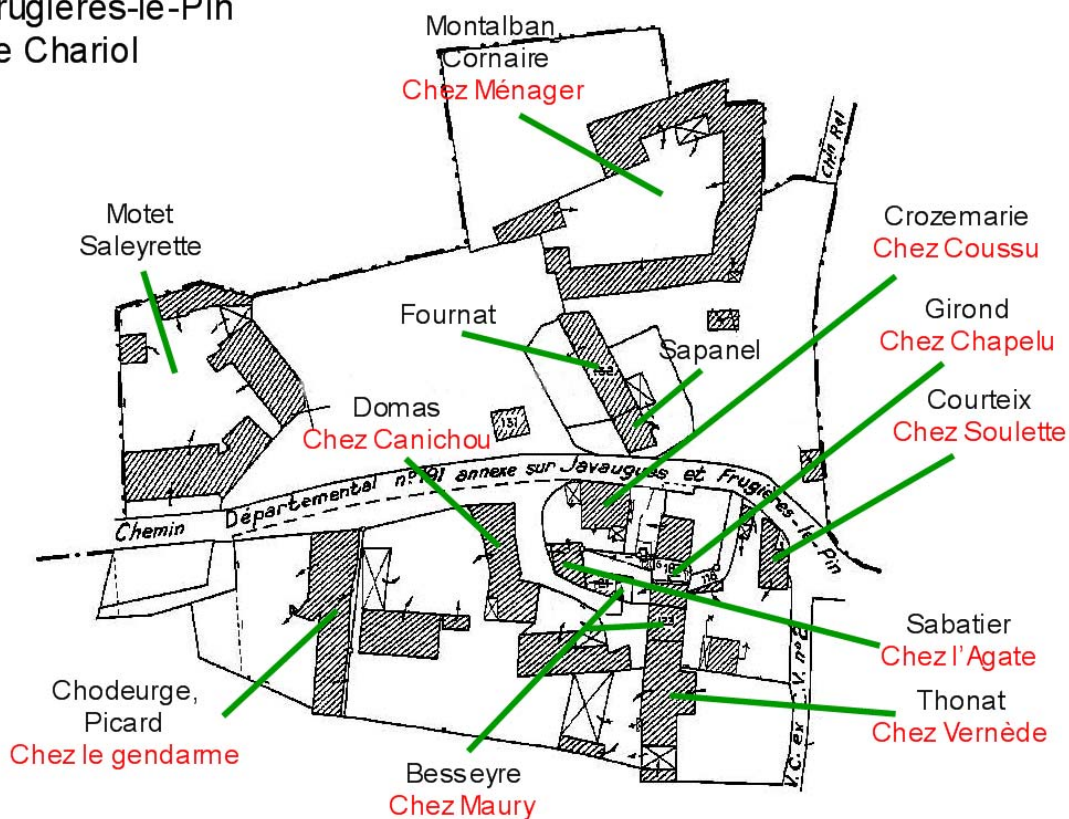
« L'animal qui a répandu la terreur dans tout ce pays par les continuel désordres qu'il y fait tous les jours » Ces mots donnent à penser que nombreuses en furent les victimes, même si la cause des décès est très rarement mentionnée dans les registres.

Terre du passé, terre d'avenir

Les sobriquets des maisons à partir des souvenirs des habitants



Frugières-le-Pin
Le Chariol



Six missionnaires nés à Saint-Didier-sur-Doulon

2ème épisode — par Françoise Sallé

Jean Bressol naît en 1888 à Souvy, il est le fils de François Bressol et Rosalie Oléon. Il fait ses études religieuses à Lyon, il prête serment, est tonsuré mais malade il revient à Souvy où il décède en 1912 à l'âge de 24 ans.

Jean Allezard est né le 19 novembre 1893 à Tourchon, il est le fils de Damien Allezard et Anne Barraire. Il fréquente l'école du bourg avant d'entrer au séminaire



de Pont-Rousseau (1907-1913) et au Noviciat de Chanly en Belgique (1913-1914). A la déclaration

de guerre, il est mobilisé et Il connaît la dure vie des tranchées et la « fournaise de Verdun » il obtient une citation : Très brave soldat brancardier. Au front depuis le début de la campagne. Deux fois blessé en faisant preuve de qualités de sang-froid et de dévoue-

ment. Il est ordonné prêtre en 1923. Il est aussitôt désigné pour la préfecture de Korhogo, en Côte

-d'Ivoire. Il est heureux au milieu des enfants de l'école. Tout semble donc aller pour le mieux, en ce début de travail missionnaire. Mais Il fait tout simplement « la

boxe » avec les chefs de villages, quand ceux-ci ne se décident pas rapidement à lui donner les enfants pour l'école. Il gifle le gouverneur français venu en visite dont le discours manque de respect pour la population locale, Il revient un temps chez lui à Saint Didier puis repart à Bouaké en 1929.

En 1935, le père Bruhat lui rend visite et signale que le père est épuisé, miné par le paludisme, courageux quand même, très actif. En avril 1946, le Père revient en congé, mais il ne reverra plus

la Côte-d'Ivoire. Plusieurs années après, on se souvient encore de lui dans les villages qu'il a visités: les gens le surnomment : Akanza



kokoré : Barbe rouge. Il a laissé aussi le souvenir de sa barbe rousse à Saint Didier quand il venait dire la messe et voir sa sœur la Marie du tailleur, puis repartait en vélomoteur vers

Tourchon. Un Vendredi Saint ayant mangé le saucisson du pépé, il le déclare excellent et encore meilleur parce qu'interdit.

Un jour à Chamalières, un prêtre noir se présente comme le fils du menuisier de Bouaké grand ami du père Allezard, ce petit garçon Maurice Konan Kouassi qui le suivait partout était devenu prêtre et il est maintenant évêque de Daola. Mais il n'a pas oublié le missionnaire et il vient parfois se reposer au Soleil dans sa famille. Le Père Allezard meurt le 17 avril 1971 à la Croix Valmer.

Les missionnaires au diocèse du Puy-en-Velay

Le diocèse du Puy en Velay est très missionnaire ; ils sont plusieurs milliers à avoir quitté leurs montagnes pour témoigner dans le monde entier.

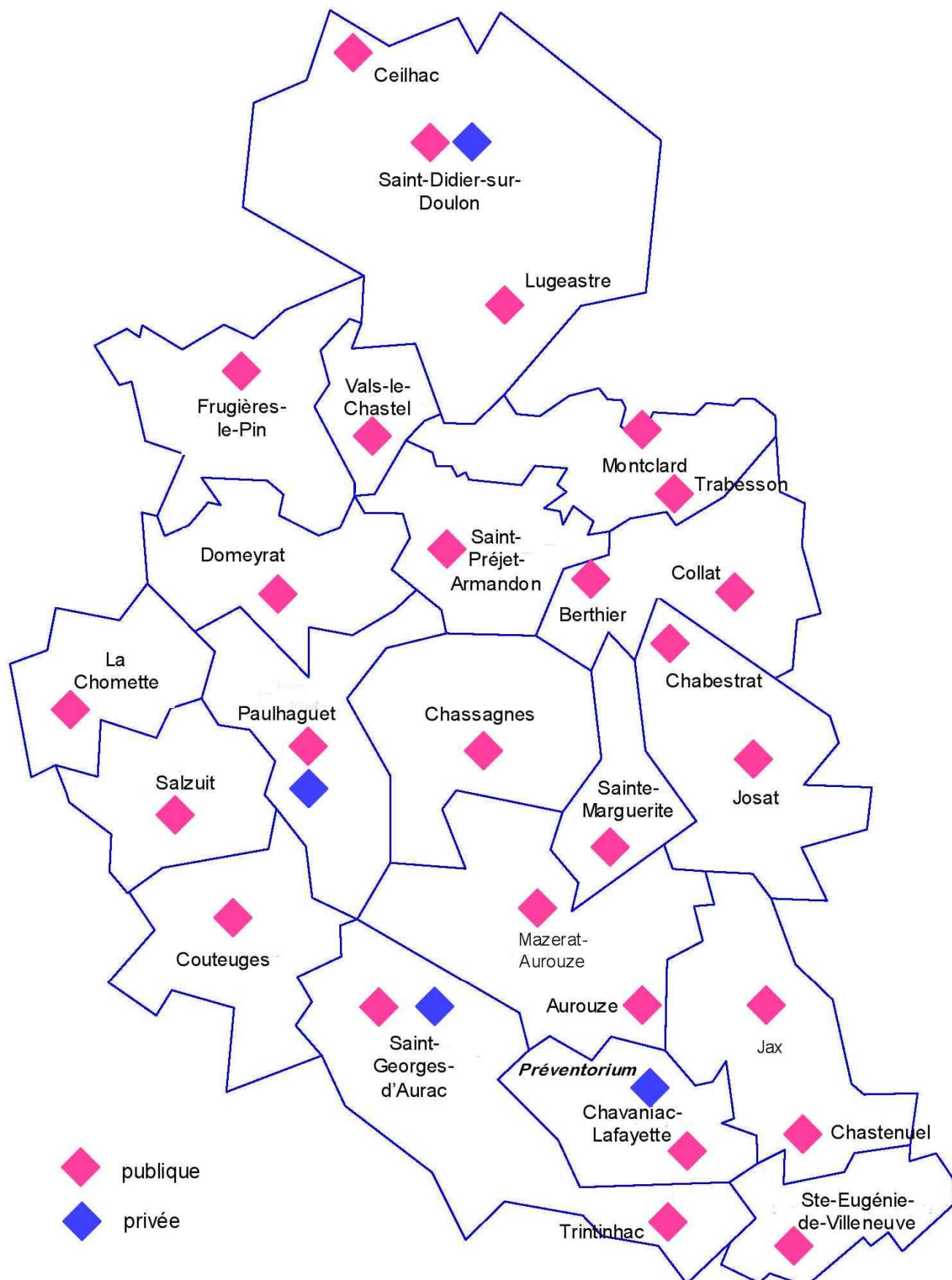
En 1912, on compte 231 missionnaires originaires du diocèse du Puy, en 1943 ils sont 338 et en 2001 51 prêtres sont en service à l'étranger.



Entre 1889 et 1920 six jeunes de Saint Didier devinrent prêtres et membres de la SMA, Société des Missions Africaines (appelée aussi Missions Africaines de Lyon) : c'est une communauté de missionnaires catholiques venant d'Europe, d'Afrique et d'Asie.

Lorsqu'il y avait plein d'écoles...

D'après l'annuaire des enseignants de 1926



La classe unique

par Georges Missonnier

Imaginez quinze à vingt gamins de 6 à 14 ans répartis sur 5 à 6 niveaux : du Cours Préparatoire où l'on apprenait à lire jusqu'au Cours de Fin d'Études où l'on passait le Certificat.

L'obligation de scolarité s'achevait à 14 ans.

Si l'on pouvait regrouper les 2 Cours Élémentaires d'une part et les deux Cours Moyens d'autre part pour certaines matières (Histoire, Géographie, Sciences) il était nécessaire de différencier les leçons pour le

Français et le Calcul. Comme le maître ne pouvait être partout à la fois, l'art du métier consistait à rendre les Grands le plus autonome possible pour pouvoir s'occuper des plus petits.

De cette façon les journées passaient très vite, souvent sans que le travail prévu n'ait pu être terminé. Pour les élèves qui restaient jusqu'à 14 ans le Certificat marquait le couronnement de huit années passées sur les bancs de l'École Primaire. C'était toujours un grand jour pour les enfants et

le maître qui étaient tous très angoissés.

L'élève arrivé premier du Canton était récompensé par un prix, souvent un dictionnaire Larousse et pour le maître cela équivalait à la Légion d'Honneur. Il faut rappeler que le Certificat d'autrefois avait plus de valeur que le Baccalauréat d'aujourd'hui. Il permettait de rentrer aux Pont et Chaussées, à la Compagnie PLM, devenue plus tard la SNCF, à La Poste. Bref : avec le Certif on pouvait devenir fonctionnaire...



Extrait de l'Annuaire des postes de l'enseignement primaire du département de la Haute-Loire — 1926

Quand les instits voulaient savoir où ils demandaient leur mutation...

École mixte de Chastenuel.—Gros village à 2 km. de Jax, sur la route de Villeneuve, à 3 km. de la gare de Fix, 5 de celle de Lachaud. On peut s'approvisionner à Jax, à Villeneuve ou à Fix. Coupe de bois assez importante.

École mixte, une classe, 25 élèves. Dans une vieille maison d'assemblée réparée à plusieurs reprises. Pas de préau, pas de cour (un grand communal devant la maison), un petit jardin. Classe de 6 X 7, 3 ouvertures, logement de 4 pièces passables, exposition S.-O.

Terre du passé, terre d'avenir

Problème de calcul du Certificat d'Étude Primaire 1969 — Centre de Brioude

1er exercice

On remplit un réservoir en forme de parallélépipède de 2,75 m de long, 1,20 m de large et 0,75 m de hauteur, avec une pompe débitant 1 500 litres à l'heure.

- Quelle est la contenance du réservoir en litres ?
- Combien de temps faudra-t-il pour remplir ce réservoir ?

2ème exercice

Un cultivateur achète à raison de 1 200 F l'hectare un champ triangulaire de 196 mètres de base et de 120 mètre de hauteur.

Il en paye les $\frac{2}{3}$ au comptant et s'engage à payer le reste au bout d'un an avec les intérêts à 6%.

On demande :

- Le montant de chacun des 2 versements.
- Le cultivateur aurait pu s'adresser à une Caisse du Crédit Agricole qui lui aurait prêté la somme qui lui manquait au taux de 2.5%. Quelle économie aurait-il réalisé ?

*Envoyez les solutions à la Communauté de communes
rue Jeanne d'Arc—43230 Paulhaguet*



Quel avenir pour la classe unique ?

par Arlette Brun

La classe unique existe encore en 2012 mais elle devient rare. Dans le canton, citons celle de Chasagnes qui fait de la résistance.

Ce qui a changé c'est la disparition des cours de fin d'études et des jardins où les grands élèves expérimentaient avec ardeur. Les fontaines des villages rappellent le temps où les enfants se disputaient pour aller remplir les cruches d'eau destinées au maître ou à la maîtresse, car il n'y avait pas l'eau courante. Le poêle à charbon ne trône plus au milieu de la classe et les élèves éloignés de l'école n'apportent plus leur gamelle car la plupart des écoles aujourd'hui bénéficient d'une cantine. Les enfants mettaient à profit leur trajet à pied pour observer, faire des expé-

riences, percer les secrets de la nature et souvent apportaient en classe le fruit de leur découverte. Les instituteurs ne sont plus juchés sur une estrade derrière leur bureau, pour affirmer leur autorité. Le respect du maître allait de soi, même s'il se montrait parfois un peu sévère.

La classe unique porte bien son nom, tant elle est complexe, originale, inventive. Implantée en milieu rural, elle accueille les enfants de tous niveaux, composant une collectivité active, sécurisante, où chacun travaille à son rythme et développe son auto-

mie. Le fonctionnement à plusieurs niveaux exige un surcroît de préparation pour l'enseignant, une répartition des activités bien pensée et coordonnée mais l'émulation, la motivation et les résultats sont au rendez-vous, la solidarité entre petits et grands étonnante.

Les maîtres qui enseignaient selon la méthode Freinet, comme ce fut le cas à Chavaniac, favorisaient l'ouverture au monde, la



créativité, sans perdre de vue le savoir et le savoir-faire chez les écoliers qui rédigeaient et imprimaient eux-mêmes des journaux scolaires distribués aux familles ou envoyés à des écoles avec lesquelles ils correspondaient. Aujourd'hui, même les classes à faible effectif sont équipées en matériel informatique.

L'inconvénient de la classe unique est la menace de l'isolement. Les écoles rurales s'efforcent de le rompre en rencontrant d'autres classes uniques et en faisant profiter les élèves d'activités communes à l'extérieur. Ainsi, dans la

cadre de l'A.D.E.P. (Association pour le Développement des Écoles Publiques du secteur de Paulhaguet soit 10 écoles) sont organisés des manifestations sportives et des spectacles : rencontres théâtrales, journées inter sports, carnaval, exposition des travaux des enfants, marches ...

Depuis des décennies l'enseignement a subi des évolutions concernant les programmes, les règles éducatives, les règlements administratifs, l'école étant liée à la démographie et à l'économie.

Ainsi, dans le canton, de nombreuses classes ont fermé, victimes de restructuration, nécessitant des "ramassages" scolaires, nommés aujourd'hui

« transport d'enfants ». C'est le cas des communes de

Jax, Ste Eugénie-de-Villeneuve etc. D'autres ont été maintenues grâce aux regroupements pédagogiques tels que celles de Chavaniac-Lafayette et de St Georges d'Aurac.

Avec ma petite 2^{cv} j'ai parcouru la Haute-Loire, au gré de mes affectations en classe unique, prenant la mesure de mon isolement certes mais vite réconfortée par l'accueil généreux des habitants, la solidarité paysanne, la vie saine de la campagne, la convivialité des veillées, la curiosité et la gentillesse des enfants, dont je ressens la nostalgie.

Mes souvenirs d'école

par Jacqueline Romagon

Nous les enfants il fallait faire notre travail à l'école et notre travail à la ferme, mais nous étions très heureux.

A l'école, quand nous arrivions le matin nous quitions nos chaussures et mettions nos chaussons qui étaient accrochés dans le couloir. Les filles essuyaient les tables et les garçons l'hiver allumaient le poêle après avoir cassé le bois (ils le cassaient aussi pour l'appartement des instituteurs).

Après le repas pris dans la salle de classe (il n'y avait pas de cantine et nous faisons réchauffer nos gamelles sur le poêle) « deux privilégiées » allaient essuyer la vaisselle de « la Dame » (l'institutrice) et astiquer la cuisinière pendant que « le Monsieur » (l'instituteur) lisait son journal.

Pour entrer en classe, les filles montaient par l'escalier de droite et les garçons par l'escalier de gauche. On présentait nos mains au maitre dessus/dessous

pour vérifier la propreté et quelques fois dans la classe il y avait vérification de la propreté des pieds aussi.

Dans la classe des grands, le premier rang n'était pas occupé et pendant la dictée le maître s'asseyait sur une table de devant. Et quand il voyait une faute, il tirait en tournant les petits cheveux près de l'oreille ou il tapait le sommet du crâne avec le bout de son crayon.

La cour de récréation était divisée symboliquement en deux par un trait : d'un coté les filles et de l'autre les garçons.

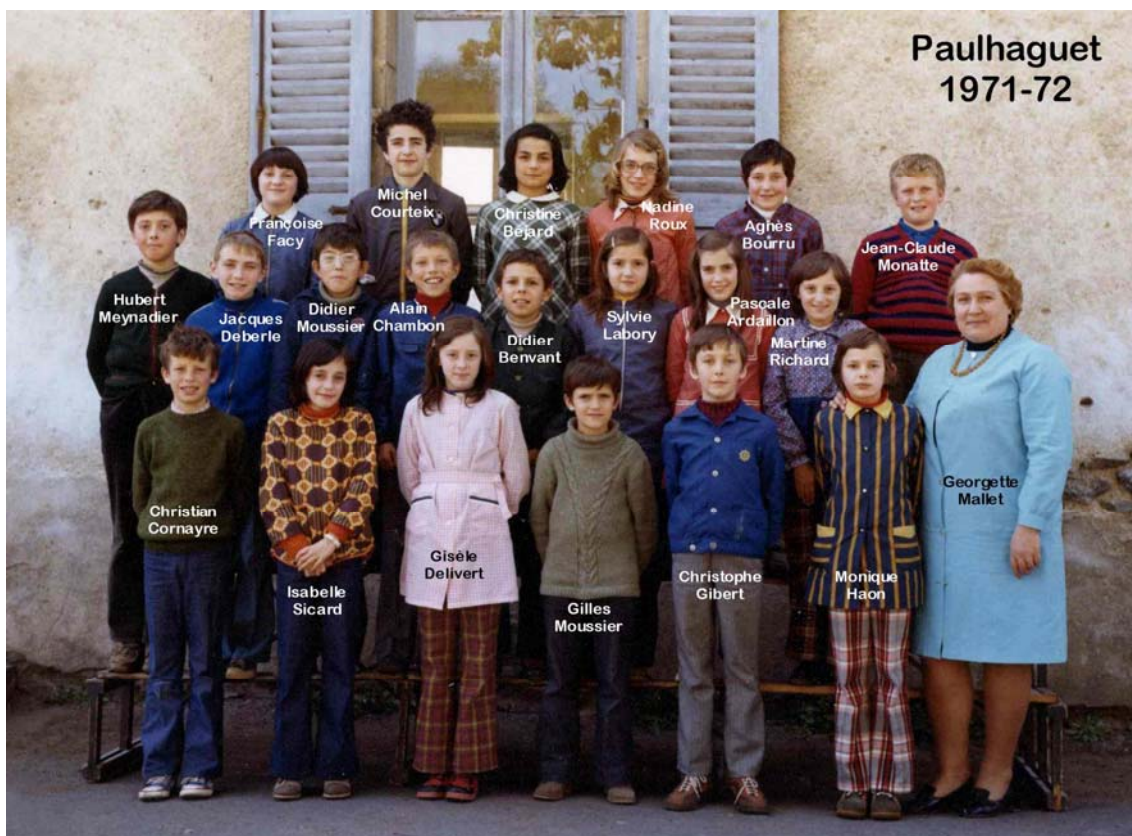
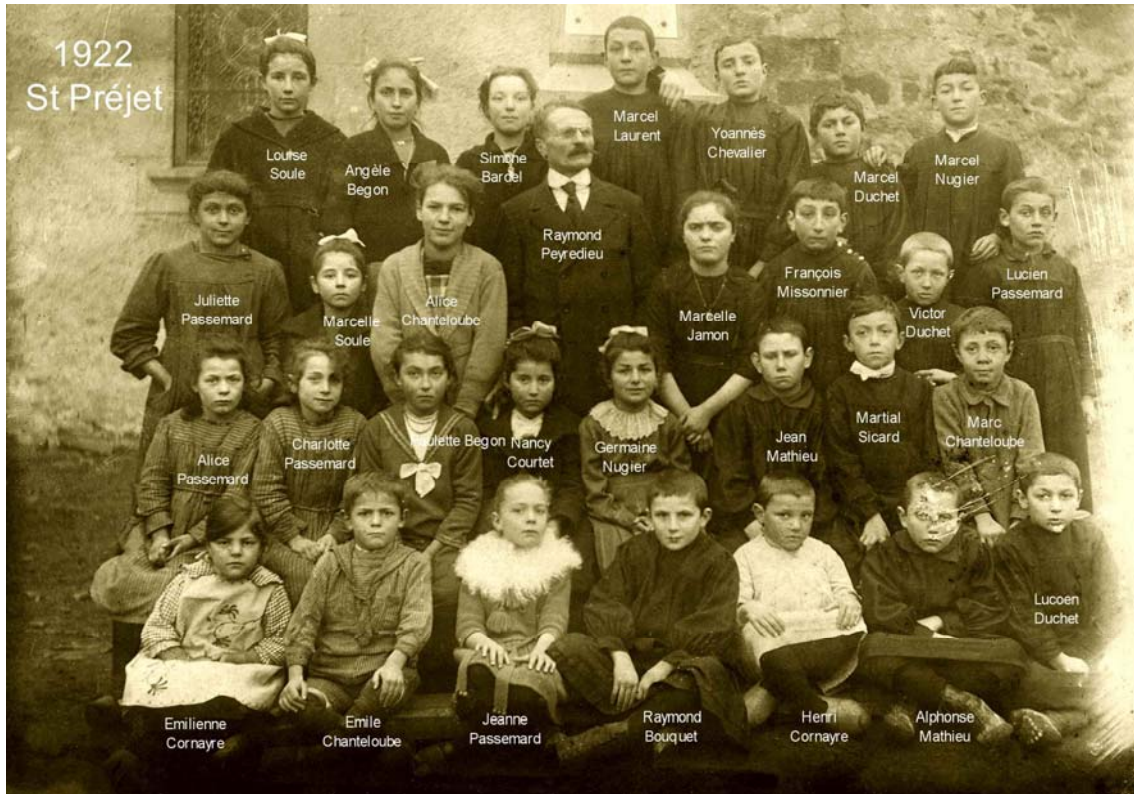
On a eu une sortie scolaire dans le camion du minotier, on était assis sur les sacs de grains dans la benne, on est allé au lac de Malaguet et c'était tellement grand cette étendue d'eau que j'ai cru que c'était la mer...



vers 1938
lac de Malaguet

Les photos de classe du bulletin précédent

Nous avons appris grâce à vous que la photo ci-dessous ne concernait pas une école de Paulhaguet mais celle de Saint-Préjet-Armandon.



Terre du passé, terre d'avenir

Aidez-nous à trouver les noms...

Probablement à Paulhaguet



Photo ci-dessous : grand mystère ! Où ? Quand ? Avec Qui ?



Réponses au prochain numéro (si vous nous aidez 😊)

Communauté de communes : 04 71 76 98 68

Terre du passé, terre d'avenir

Le patois

Le patois était une langue essentiellement parlée, non écrite, (ce qui explique que l'orthographe du texte peut paraître fantaisiste) et dont les intonations variaient selon les régions. A la manière de prononcer, on pouvait même savoir de quelle paroisse venait son interlocuteur. Cependant, c'est bien, en général, le même vocabulaire et la même syntaxe qui sont utilisés dans toute l'Auvergne

Paoura tsabra — par Albert Massebeuf

La Nanon se fajo veïassuna é petsaire zaïo pa fai Fortuna dien sa vida, anava en dzournada pe sermenta, souquia, releva vendenia...

Damourava vé Gravenaou dien na tsabona i mitan d'un pra gran coum' un coule.

Un dzour de Senta Crou, davalé i fon Séguré é tsaté na tsabra.

En mountan pe sen Pir troubé lo Cura.

- E voura zi diigué z'avé tsata na tsabra ?
- E be Mouchu lo Cura, n'en tsou anueit pe vioure, co mo tendro un paou de lai, farai caouquis fromatges, é me gardaro de lendii.
- Ma vont la boutaré ?
- Pe l'estii, la n'arai djeta pe lis cloujuras, é la nueit la statsarai pen pissai dien lo pra.
- Ouai, ma pei l'ivern ?
- Sarai b'oubledzada de la strema, la boutaraï dien ma tzabona.
- Et l'oudour, Nanon, z'avé pensa me l'odour ?
- I maï be pensa, ma daque voulé, Mouchu lo Cura, tsoudro be que s'ii coustume.



Proverbe

Lo vent delh luns, lo mardi n'en pot plus
Lo vent delh jeus dura tres jorns o nou o lo lendemau plou

Si vous n'êtes pas « patoisant », il y a certainement quelqu'un dans votre village qui pourra vous faire la traduction !

Débat sur la recette !

La réponse d'une lectrice à la recette du Gargailot (Laurence)

Le meilleur Gargailot est celui de mon père Auguste Cros.

Il le préparait le matin, pelait les pommes de terre au moment de notre petit déjeuner, il prenait du lard de son cochon, coupait des petits lardons, les disposait au fond de la cocotte et les faisait revenir.

Il disposait les tranches de pomme de terre, un oignon entier, de l'ail, 3 feuilles de laurier. Sur la dernière tranche de pommes de terre il rangeait des tranches fines de lard gras qui devenaient croustillantes : c'était un délice.

La meilleure cuisson était celle de son four à pain.

Même un Gargailot cuit dans un four traditionnel était apprécié par tous : ses enfants, petits-enfants, sa famille...

Le gâteau « Anna » - recette de Madame Flandin du Marcet

Ingrédients :

- 1 pincée de sel
- 4 cuillerées à soupe rases de farine
- 4 cuillerées à soupe rases de sucre en poudre
- 2 œufs entiers
- 100g de beurre fondu
- 2 grosses pommes coupées en dés
- 2 cuillerées à soupe de lait
- 1/2 paquet de levure

1. Faire une fontaine avec le sel, la farine et le sucre.
2. Casser les œufs un par un, mettre dans la fontaine.
3. Bien mélanger, rajouter le beurre fondu.
4. Incorporer les pommes coupées en dés.
5. Rajouter le lait et la levure.
6. Verser la préparation dans un moule à manqué préalablement beurré (10g de beurre).
7. Mettre au four (thermostat 6) pour 30 minutes de cuisson.
8. Démouler sur un plat de service et servir tiède.



Chacun fait cette recette à sa façon, rajoutant quelque chose, enlevant quelque chose, etc.

Nous voudrions lancer le débat : quel est le meilleur gâteau aux pommes ?

Écrivez-nous, nous en parlerons au prochain bulletin !

Communauté de communes – rue Jeanne-d'Arc

43230 PAULHAGUET ou dgs.paulhaguet@orange.fr

L'Accueil de Loisirs et les Anciens

Dans le cadre de ses actions intergénérationnelles, l'Accueil de Loisirs Léo Lagrange de la Communauté de Communes Pays de Paulhaguet organise régulièrement des rencontres avec les résidents de la Maison de retraite des « Pireilles » à Paulhaguet.

L'objet de la rencontre entre les enfants âgés de 3 à 11 ans et les résidents change à chaque période de vacances. Cette année, les échanges ponctuels entre générations ont porté sur la traditionnelle chasse aux œufs puis la redécouverte de jeux de société et d'objets anciens.

La rencontre la plus marquante fut certainement celle des vacances de Printemps 2012. Les enfants et quelques résidents ont travaillé sur les métiers d'Antan. L'Accueil de Loisirs a mis en place quatre ateliers manuels de travail du tissage, du cuir, de la vannerie



et de la poterie. Les enfants ont découvert dans la bonne humeur et l'entraide ces métiers en compagnie des résidents. L'Accueil de Loisirs a clôturé cette période de vacances par une exposition de

photos et d'objets réalisés par les petites mains des résidents (broderie, sculpture sur bois...).



N° ISSN 2261-396X

Comité de rédaction

Christine Delabre
Thierry Garnier
Marie-Paule Lyon
Georges Missonnier
Alain Robert
Françoise Sallé
Sophie Breuil
Jean-François Comte

Crédits photos

Accueil de Loisirs
Christiane Bernard
Jean-François Boulagnon
Jean-François Comte
Colette Cornaire
Alain Robert
Jeanine Sabatier
Françoise Sallé

Conception-mise en page

CC du Pays-de-Paulhaguet
04 71 76 98 68

Impression

Imprimerie Jeanne-d'Arc

3 200 exemplaires